

Daniel Couriol, *Mieux vaut tard que jamais. Sur les traces des six tirailleurs guinéens fusillés à Clamecy en juin 1940*, Paris, L'Harmattan, 2020, 96 p.

Martin Mourre

Citer cet article : Martin Mourre (2022), « Daniel Couriol, Mieux vaut tard que jamais. Sur les traces des six tirailleurs guinéens fusillés à Clamecy en juin 1940 », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/cr36>

Mise en ligne : 16 novembre 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.cr36>

Mieux vaut tard que jamais. Sur les traces des six tirailleurs guinéens fusillés à Clamecy en juin 1940 n'est pas à proprement parler un livre d'histoire. On y parle, cependant, du passé et de devoir de mémoire. L'auteur, Daniel Couriol, est l'ancien directeur du Centre culturel Franco-guinéen de Conakry de 2011 à 2016. Présent dans la capitale guinéenne en 2014, pendant le début des commémorations du centenaire de la Grande Guerre, il commence à s'intéresser à l'histoire des dits tirailleurs sénégalais, ces soldats coloniaux – principalement ouest-africains – qui servirent dans l'armée française depuis la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'aux indépendances des années 1960. À cette occasion, il organise une exposition en s'appuyant sur divers supports, affiches, rapports de l'administration coloniale, lettres de soldats, etc. Si l'auteur ne revendique pas avoir fait un travail d'historien, il inscrit sa démarche « entre curiosité et émotion, [comme] une ébauche de parcours historique permettant tout à la fois de découvrir les richesses de ces archives trop souvent négligées et les traces de notre passé commun » (p. 25).

Mieux vaut tard que jamais est un livre très court, de moins de 100 pages, dont une quinzaine d'annexes – au demeurant très intéressantes. Le livre, préfacé par Lamine Kamara, ancien ministre des affaires étrangères de la République de Guinée et président honoraire de l'Association des écrivains de Guinée, revient sur l'histoire des quarante-trois tirailleurs exécutés à Clamecy (en Bourgogne) par les nazis pendant la campagne de mai-juin 1940. L'épisode est relativement connu pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des troupes coloniales¹, mais l'auteur rappelle toutefois brièvement quelques éléments factuels de ce funeste 18 juin 1940 – une date qui résonne particulièrement dans le récit national français. Y-eut-il un élément déclencheur ou la haine raciale était-elle suffisante pour commettre ce massacre, comme il y en eut plusieurs pendant la campagne de France ? De ce point de vue, l'ouvrage de Couriol n'apporte pas d'éléments nouveaux permettant de comprendre pourquoi les nazis ne firent pas des prisonniers et exécutèrent froidement ces 43 hommes, auxquels on rajoute une quarante-quatrième victime assassinée une dizaine de jours plus tard.

¹ Le livre référence sur la question, qui aborde la problématique plus générale des massacres allemands à l'encontre des soldats coloniaux à l'été 1940, est celui de Raffael Schek. Voir Schek, Raffael. *Une saison noire: les massacres des tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*. Paris, France: Tallandier, 2007. Voir aussi le film de Hannon, Mireille, et Philippe Guionie. *Les 43 tirailleurs*. Lyon, France: Z'Azimut films, 2011. C'est principalement ce dernier film qui a servi de support principal pour l'enquête qu'a menée Couriol.



Daniel Couriol précise néanmoins la nationalité des victimes. Trente-deux des quarante-quatre tirailleurs ont pu être identifiés². La liste est disponible aux Archives municipales de Clamecy : parmi eux, on dénombre onze Algériens, cinq Ivoiriens, quatre Marocains, deux Maliens, deux Burkinabais, deux Sénégalais et six Guinéens. C'est à eux que l'auteur consacre son enquête. L'auteur nous donne le nom, le matricule, les lieux et dates de naissances, la situation familiale et, pour certains, la mention que des lettres ou des livrets individuels ont été trouvés sur eux. Ces six soldats guinéens provenaient des 14^{ème} et 16^{ème} Régiments de tirailleurs sénégalais. Le premier de ces régiments appartenait à la 1^{ère} Division d'Infanterie coloniale dont la mission était de protéger la ligne Maginot. Le second à la 4^{ème} Division d'infanterie coloniale et était engagé sur la Somme partir du 23 mai 1940, puis sur l'Oise. Mais à la lecture de l'ouvrage, on ne saisit pas dans quelle unité sont rattachées les tirailleurs présents à Clamecy et dans quels combats ils étaient engagés à la mi-juin. Toujours est-il que le massacre de juin 1940 a très vite donné lieu à des commémorations : par la Résistance dès le 11 novembre 1943 puis, en juin 1948, une statue du sculpteur Robert Pouyaud est inaugurée en présence du ministre des Anciens combattants de l'époque, François Mitterrand.

L'intérêt de ce livre, à mon sens, se trouve dans le récit de la démarche mémorielle de l'auteur. Peu de temps après avoir quitté la Guinée, alors qu'il vient d'apprendre l'histoire du drame de Clamecy, Daniel Couriol prend contact début 2018 avec la maison d'édition L'Harmattan. Il souhaite partir à la recherche des traces des familles de ces six tirailleurs guinéens.

Pour cela, l'auteur va mobiliser une série de procédures publiques en s'appuyant d'abord sur le milieu culturel guinéen – qu'il connaît par ses fonctions antérieures – et plus précisément en sollicitant un metteur en scène, Ansoumane Condé, avec qui il avait eu à travailler. En décembre 2018, un encart dans le journal guinéen *Bingo* est lancé, puis c'est un reportage à la Radio-télé Guinéenne (RTG), dans lequel est affiché un numéro de téléphone, en espérant que des témoins se manifestent. Quelques semaines plus tard, ils enregistrent un court message devant la statue de Robert Pouyaud à Clamecy. Diffusé à la RTG, c'est la première fois, selon Daniel Couriol, qu'un tel programme sur les tirailleurs sénégalais, un direct de plus d'une heure et demi, est diffusé à la télévision guinéenne (p. 49). Il faut dire que, contrairement à d'autres pays d'Afrique de l'Ouest, et du fait de la rupture dès l'automne 1958 des relations entre la France et la Guinée, l'histoire des tirailleurs n'a pas connu un processus de patrimonialisation tel que celui observé dans d'autres pays de la sous-région. Le programme comprenait l'intervention de plusieurs historiens guinéens, mêlant ainsi histoires privées, mémoire collective et histoire nationale. De nombreuses familles guinéennes appelèrent à la suite de la diffusion de ce programme. Et l'auteur de noter : « d'une recherche sur les traces de six tirailleurs sénégalais guinéens fusillés à Clamecy, nous passions à l'émergence d'un débat national sur cette histoire à écrire » (p. 53).

Quelques semaines plus tard, Daniel Couriol reçoit une lettre. Elle concerne un des tirailleurs massacrés à Clamecy. La lettre, transmise par Daouda Traoré, un ami de la famille du tirailleur Sayon Traoré, donnait de précieuses informations, bien que parcellaires, sur le parcours de ce soldat. On y apprend que, selon plusieurs sources orales, Sayon Traoré avait été recruté en raison de son habileté à la chasse, qu'il appartenait à une des familles fondatrices du village de Kédala, dans le canton de Siguiri, dans le Nord-est du pays. Enfin qu'il a eu une fille, que celles-ci à trois enfants et qu'aujourd'hui, trois arrière-petits-enfants de Seyon Traoré sont encore vivants. Cette rencontre avec une famille de l'un des tirailleurs va encourager Daniel Couriol à écrire un deuxième article, toujours dans le journal *Bingo*. Mais à ce jour, aucune autre famille ne s'est manifestée. L'ouvrage, après avoir évoqué la tenue de manifestations culturelles à Clamecy, s'arrête sur cette histoire commune, franco-guinéenne, dont le récit reste à écrire.

Ce qu'il me semble intéressant, avec *Mieux vaut tard que jamais*, c'est qu'il s'inscrit dans la constitution, presque exponentielle, d'ouvrages sur les tirailleurs sénégalais depuis une quinzaine d'années autant en France qu'en Afrique de l'Ouest³. Pas véritablement un livre d'histoire, construit principalement sur la démarche d'enquête qu'il mobilise, ce livre intéressera les spécialistes de l'histoire des tirailleurs comme ceux qui s'intéressent aux mémoires coloniales.

Martin Mourre
Institut des mondes africains (IMAf) (France)

² C'est le travail de Mme Hannon, elle-même habitante de Clamecy, qui a permis d'identifier ces 32 tirailleurs.

³ En tapant sur le moteur de recherche « Sudoc » le mot-clé « tirailleur », on tombe sur presque une dizaine de références par année, incluant principalement des ouvrages universitaires mais aussi des romans, des bandes-dessinés, des films ou des disques.

